

NAPOLÉON I^{ER}.

PROCLAMATION A L'ARMÉE D'ÉGYPTE.

Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. — Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges; il vous reste à faire la guerre maritime. — Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, non pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles. — Soldats! l'Europe a les yeux sur vous! Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire. — Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres. — Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous, vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. — Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines.

LES SAUVEURS DES NATIONS.

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires et vivant au jour le jour sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné; lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de la conservation l'agite, et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver. Ce génie tutélaire, une nation le renferme toujours dans son sein, mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe: il faut qu'il soit connu; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées sont impuissantes; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal; et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur impatientement attendu donne tout à coup signe d'existence, l'instinct national le discerne et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage semble dire: « Le voilà! »

NAPOLÉON III.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DU PROGRÈS.

Toutes les révolutions qui ont agité les peuples, tous les efforts des grands hommes, guerriers ou législateurs, ne doivent-ils aboutir à rien? Nous remuons-nous constamment dans un cercle vicieux où les lumières succèdent à l'ignorance et la barbarie à la civilisation? Loin de nous une pensée aussi affligeante! Le feu sacré qui nous anime doit nous mener à un résultat digne de la puissance divine qui nous l'inspire. L'amélioration des sociétés marche sans cesse, malgré les obstacles; elle ne connaît de limites que celles du monde.

« Le genre humain, a dit Pascal, est un homme qui ne meurt jamais et qui se perfectionne toujours. » Image sublime de vérité et de profondeur.

Le genre humain ne meurt pas, mais il subit cependant toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet : et quoiqu'il se perfectionne sans cesse, il n'est pas exempt des passions humaines, arsenal dangereux, mais indispensable, qui est la cause de notre élévation et de notre ruine.

Cette comparaison résume les principes sur lesquels se fonde la vie des peuples, cette vie qui a deux natures et deux instincts : l'un divin qui tend à nous perfectionner, l'autre moral qui tend à nous corrompre.

La société renferme donc en elle deux éléments contraires : d'un côté, immortalité et progrès; de l'autre, malaise et désorganisation.

Les générations qui se succèdent participent toutes des mêmes éléments.

Les peuples ont tous quelque chose de commun : c'est le besoin de perfectionnement; ils ont chacun quelque chose de particulier : c'est le genre de malaise qui paralyse leurs efforts.

Les gouvernements ont été établis pour aider la société à vaincre les obstacles qui entravaient sa marche. Leur forme a dû varier suivant la nature du mal qu'ils étaient appelés à guérir, suivant l'époque, suivant le peuple qu'ils devaient régir. Leur tâche n'a jamais été et ne sera jamais facile, parce que les deux éléments contraires dont se compose notre existence exigent l'emploi de moyens différents. Sous le rapport de notre essence divine, il ne nous faut pour marcher que liberté et travail; sous le rapport de notre nature mortelle, il nous faut, pour nous conduire, un guide et un appui.

Un gouvernement n'est donc pas, comme l'a dit un économiste distingué, *un ulcère nécessaire*, mais c'est plutôt le moteur bien-faisant de tout organisme social.

En déroulant à nos yeux le tableau de l'histoire, nous y trouvons sans cesse deux grands phénomènes : d'un côté, un système constant qui obéit à une progression régulière, qui avance sans jamais revenir sur ses pas : c'est le progrès; de l'autre, au contraire, nous ne voyons que flexibilité et mobilité : ce sont les formes de gouvernement.

Le progrès ne disparaît jamais, mais il se déplace souvent; il va des gouvernants aux gouvernés; la tendance des révolutions est de le ramener toujours parmi les gouvernants. Lorsqu'il est à la tête des sociétés, il marche hardiment, car il conduit; lorsqu'il est dans la masse, il marche à pas lents, car il lutte. Dans le premier cas, le peuple confiant se laisse gouverner; dans le second cas, il veut, au contraire, tout faire par lui-même.

Depuis que le monde existe, le progrès a toujours eu lieu. Pour le reconnaître, il suffit de mesurer la route suivie par la civilisation; la trace en est marquée par les grands hommes, qui en sont comme les bornes milliaires; chacun à un degré supérieur qui nous rapproche du but; et l'on va d'Alexandre à César, de César à Constantin, de Constantin à Charlemagne, de Charlemagne à Napoléon.

Les formes de gouvernement, au contraire, ne suivent pas des

lois constantes. Les républiques sont aussi vieilles que le monde; l'élection et l'hérédité se sont depuis des siècles disputé le pouvoir, et le pouvoir est resté tour à tour à ceux qui avaient pour eux les sciences et les lumières, le droit ou la force. Il ne saurait y avoir de gouvernement assis sur des formes invariables; il n'y a pas plus de formule gouvernementale pour le bonheur des peuples qu'il n'y a de panacée universelle qui guérisse de tous les maux. « Toute question de forme politique, a dit Carrel, a ses données dans l'état de la société, nullement ailleurs. » Ces paroles renferment une grande vérité. En politique, le bien n'est que relatif, jamais absolu.

En admettant les idées qui précèdent, il serait impossible d'attacher une haute importance aux distinctions savantes que les publicistes ont faites entre le gouvernement d'un seul et le gouvernement de plusieurs, entre les gouvernements démocratiques et les gouvernements aristocratiques.

Tous ont été bons, puisqu'ils ont duré; telle forme a été la meilleure pour tel peuple, qui a duré le plus longtemps. Mais *à priori* le meilleur gouvernement est celui qui remplit bien sa mission, c'est-à-dire celui qui se formule sur le besoin de l'époque et qui, en se modelant sur l'état présent de la société, emploie les moyens nécessaires pour frayer une route plane et facile à la civilisation qui s'avance.

MADAME NECKER DE SAUSSURE.

DOCTRINE DE L'UTILITÉ.

L'antiquité tout entière a dit que le but de l'existence humaine était le bonheur sous des formes tantôt nobles, tantôt plus ou moins matérielles. De notre temps encore, on essaye de ressusciter ce genre de philosophie sous le nom assez équivoque d'utilité; on prétend même donner le soin du bonheur pour fondement à la morale. Cependant, le trait saillant, comme le trait sublime du christianisme, c'est d'avoir proposé un autre but aux hommes que celui de la félicité ici-bas. En effet, tout ce qu'on a tenté pour identifier la félicité et la vertu n'a pas fait illusion aux esprits justes. Ni la noble solution des stoïciens, celle que le vice seul est un mal et que la douleur n'en est pas un; ni l'assertion moins élevée des utilitaires, que notre devoir est toujours conforme à notre intérêt, ne peuvent soutenir l'examen. Soit qu'on veuille relever le bonheur ou rabaisser la morale, il y a différence constamment, opposition parfois entre les idées qu'on veut confondre. Le raisonnement, l'expérience, la froide réflexion, l'élan du cœur, tout nous dit que si le malheur est inévitablement attaché au vice, le bonheur ne l'est pas dans ce monde à la vertu. On a pris le moyen pour le but. Le désir du bonheur est un des mobiles pour le développement de nos facultés; c'est un des ressorts, mais non notre destination finale. Celui qui ignorerait l'usage d'une montre et qui en regarderait attentivement l'intérieur, pourrait, avec de la sagacité, en comprendre le mécanisme, deviner où réside la force motrice, comment se distribue son action; mais saurait-il que cette œuvre compliquée a pour objet la mesure du temps? c'est là le secret de l'inventeur, et l'on ne le découvrira point, si l'on ne s'associe à ses vues. C'est de même

qu'on prononcerait sur le but de la vie humaine, en se bornant à considérer le mécanisme de nos actions, et de plus, c'est ne considérer qu'un de nos mobiles. Qui peut nier que l'amour du bien ne soit aussi un sentiment naturel à l'homme, que le juste, que le vrai ne lui semblent son élément? Il sent qu'il a ici-bas des devoirs à remplir; c'est la véritable loi, celle de l'âme; l'autre loi (celle du plaisir) n'est qu'une propension physique, telle qu'est dans la nature morte la gravitation; c'est une force qui agit sur les sens, tandis que la liberté, comme la gloire de l'homme, consiste dans le pouvoir de résister à cette impulsion. D'ailleurs, si le plaisir satisfait constitue le bonheur, comment se fait-il que cet état, où tous nos vœux sont comblés, devienne si fastidieux à la longue? Nous sommes faits pour former des vœux; c'est pour nous l'état de santé morale : point de bonheur sans activité, point d'activité sans but, et qui dit but dit un objet qu'on voudrait atteindre et qu'on n'a pas encore atteint. La suprême félicité serait donc un état où il nous manquerait quelque chose, ce qui est absurde.

Il nous faut de l'avenir dans nos jouissances; autrement le plaisir de les avoir obtenues ne vaut pas celui de les rechercher. Le bonheur ici-bas n'est pas une situation arrêtée, c'est une marche; l'art d'être heureux est celui de distribuer l'espérance sur toute la vie. Le sort le plus enviable est celui où l'on a en perspective une suite de buts, tous assez accessibles pour qu'on puisse y marcher avec calme et confiance, mais dont les plus éloignés sont les plus dignes de nos vœux.

Pour obtenir le bonheur, il ne faut point l'avoir pour but unique. Ceux qui en ont joui véritablement aspiraient à quelque objet plus précis, mieux défini, auquel ils auraient, s'il l'eût fallu, sacrifié le bonheur même. Vous dites que l'intérêt de chacun de nous est conforme à celui de la société; mais, si nous ne vous croyons pas, si même, conscience à part, nous avons souvent raison de ne pas vous croire, pourquoi nous en rapporterions-nous à votre jugement? Ah! parlez-nous de devoirs; je ne sais si vous nous persuaderez, mais du moins nous vous écouterons.

J. M. N. D. NISARD.

ÉRASME OU L'HOMME DE LETTRES.

S'il y eut jamais un martyr du travail, certes ce fut Érasme. Esclave de sa réputation, de ses amitiés, de ses adversaires, des curieux, des indifférents, le jour que tous les hommes éclairés de l'Europe occidentale l'eurent proclamé le chef du parti modéré, il vit qu'il fallait mourir à la tâche, et aller jusqu'au bout sans reprendre haleine; et il n'eut de loisir que les heures trop fréquentes où l'excès de la maladie lui liait les mains, la parole et la pensée.... Quelle vie, mon Dieu! que celle-là! Quelle glèbe à retourner, quelle charrue à trainer, quelle pierre de Sisyphe à pousser! N'avoir pas un jour dont on puisse dire : « Il est à moi! » voir passer tous les printemps et tous les étés sans avoir goûté ce que nous appelons le plaisir de renaitre, et ce qui n'est que l'oubli de vieillir; ne savoir la différence d'un beau jour et d'un jour de pluie que par les intermittences ou les redoublements de sa gravelle; se lever tous les matins avec le même poids à soulever, avec la même pierre à rouler, et se coucher avec le regret de ce qu'on laisse en arrière, et de ce que les visites d'amis, le temps des repas, vous ont dérobé de minutes; se sentir, toute la nuit, dans des rêves pénibles, la poitrine oppressée par ce vampire qu'on appelle la réputation, et qui dévore jusqu'aux germes de vos pensées; ne pouvoir s'échapper de ses travaux, mais y être parqué comme l'ouvrier l'est à sa pièce, toute sa vie, ou comme la fourmi, dont tous les mouvements appartiennent à la fourmilière; avoir perdu le sentiment de la solitude, du silence, du désintéressement d'esprit, exquises jouissances dont le goût s'émousse faute d'usage; vivre toujours avec les hommes, par les hommes, pour les hommes, soit

dans le passé, soit dans le présent, au sein de leurs livres, ou au fort de leurs querelles, et ne pas connaître un de ces moments où penser et sentir sont une même chose, où l'on ne vit plus de mémoire et d'imitation, mais d'instinct, et où l'on rêve un Dieu qui n'est ni celui des religions ni celui des philosophes, ni le Dieu des catéchismes, ni le Dieu des systèmes, mais qui est cette âme universelle qui remplit la terre et le ciel, fait parler tous les êtres et rouler toutes les sphères; enfin se donner par le travail une fièvre lente et continue, qui vous rend incapable du repos : voilà quelle fut la vie d'Érasme, voilà quelle fut sa gloire!

Ce fut aussi la vie et la gloire de son époque! Il n'y eut pas de saisons, pas de printemps, pas d'hivers, pas une heure perdue, pas une pensée sans but, pas un caprice, pour cette époque de révolution et de conquête! Jamais tâche plus effrayante ne pesa sur les générations des hommes! Retrouver le passé, se tenir quelque temps dans un certain équilibre sur un présent mouvant comme le sable, préparer l'avenir, telle fut cette triple tâche. Dans ce temps-là, le même homme était érudit, conseiller de l'Empereur et réformiste; touchant, par ces trois ordres de travaux, au passé, au présent et à l'avenir, le même homme maniait la plume et l'épée, montait dans la chaire, faisait des traités, exhumaient les vieux livres; le même homme vivait dans trois mondes à la fois. Le caractère, je devrais dire le ridicule de notre époque, c'est qu'on y méprise la tradition, et que chacun s'y fait souche et principe de toutes choses, société, religion, art; au temps d'Érasme on était plus humble; l'homme se trouvait à peine assuré en donnant la main à ses ancêtres, et en apprenant d'eux tout ce qu'ils avaient connu de la science de la vie. Le passé et le présent étaient solidaires; on croyait que l'arbre de la science était né le même jour que l'homme, et que c'était le même tronc qui poussait incessamment de nouvelles branches; mais personne n'aurait pensé qu'il eût dans sa main la semence d'un nouvel arbre. Dans ce temps-là on ne connaissait pas le *poète*, cet être tombé du ciel qui naît sans père et meurt sans enfants, et pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élance dans un monde qui n'est qu'à lui et à Dieu, et où il vient replier de temps en temps ses ailes fatiguées; mais on connaissait et on étudiait les poètes,

ces chantres ingénieux de la sagesse humaine, hommes ainsi que nous, si ce n'est qu'ils en savent un peu plus que nous sur nous-mêmes. Dans ce temps-là, les vieillards se faisaient enseigner, sur le bord de la tombe, la langue d'Homère et de Platon; des professeurs en cheveux blancs, qui ne prenaient pas quatre jours de repos dans toute une année, avaient des élèves septuagénaires qui ne voulaient pas mourir sans avoir rajeuni leur intelligence par quelques souvenirs de la sagesse antique. Mais ces vieillards étaient rares à cette époque dévorante. On en comptait moins que de jeunes gens enlevés par des morts prématurées à des travaux où la force et la vie leur manquaient tout ensemble, et qui rendaient l'âme sur les belles pages où Platon leur promettait une vie immortelle. Érasme parle quelque part de ce petit nombre auquel il était donné d'atteindre à la vieillesse. « Faut-il l'attribuer, dit-il, à un monde qui penche vers son déclin, ou bien à ce qu'il en coûte plus d'efforts aujourd'hui pour savoir? »